

LE VERROU

Laetitia Kermel



FRAGRANCES

LAETITIA KERMEL

Le Verrou

Roman

FRAGRANCES
77123 NOISY-SUR-ÉCOLE

© 2014 Éditions Fragrances, tous droits réservés.

Première édition

1.1500.P.04/14

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Éditions Fragrances est une marque éditoriale des Éditions de l'Éveil.

Imprimé en UE par Pulsio, Paris

Dépôt légal: 2^e trimestre 2014

ISBN édition papier: 978-2-37141-000-8

ISBN édition numérique PDF: 978-2-37141-500-3

ISBN édition numérique EPUB: 978-2-37141-501-0

PARTIE

I

Sans surprise, l'aiguille pénètre aisément sous l'épiderme élastique et souple de la jeune femme. En découvrant cette peau de blonde, lactée, diaphane, délicieusement enflée par le collagène de la jeunesse, Chancelle n'a à aucun moment douté que l'encre s'y épanouirait en corolles vives et pures.

Mais l'effet est au-delà de ses espérances.

Comme un vieux maître chinois pourrait s'ébahir de la délicatesse de ses calligraphies sur le blanc d'un papier de la meilleure qualité, la tatoueuse se délecte de voir son encre True Black magnifier les contours du dessin, qu'elle est en train de tracer depuis maintenant une heure dans le pli du bras de son modèle.

S'enroulant et s'étirant constamment, l'endroit choisi n'est pas le plus aisé qui soit. Les motifs que l'on y tatoue se déforment et ondulent à longueur de temps. Aussi Chancelle avait-elle longtemps différé ce projet, jusqu'à ce soir si spécial où elle était tombée sur Clara, dans ce bar lesbien du vieil Aix-en-Provence. Fraîche, pulpeuse, des cheveux longs rassemblés en une tresse artistiquement négligée, la jeune femme avait offert au regard de Chancelle l'image même de la féminité... et en même temps ce quelque chose de dangereux dans le regard, cet air de défi qu'ont la plupart des prêtresses du culte de Sapho...

Menton légèrement relevé, regard de braise sous ses paupières baissées, Clara avait jeté ses rets sur Chancelle, sans même bouger de son tabouret haut, au comptoir du bar. Tout son corps semblant dire à la tatoueuse, qui venait de passer le sas d'entrée: « Je sais que c'est ta première fois, je sais que tu ne connais pas ce monde-là. Laisse-moi être ton initiatrice. » Et comme Chancelle avait toujours été de celles qui ne se laissent pas intimider, c'est sans ciller qu'elle avait soutenu son regard et s'était approchée de la blonde sulfureuse, s'arrêtant au dernier moment entre ses cuisses ouvertes.

C'est là qu'elle avait remarqué le creux de son bras. La jeune femme, qui portait une coupe de champagne négligemment posée au bord de ses lèvres entrouvertes, avait un coude appuyé sur le zinc qui laissait entrevoir des hématomes plus ou moins anciens, fleurissant du jaune au violacé dans le pli de son bras.

Les traces laissées par des seringues d'héroïne.

Surprenant le regard de Chancelle, elle avait aussitôt voulu ramener son bras à elle, un peu de sa belle assurance soudain envolée. Mais Chancelle l'avait retenue et s'était penchée sur la peau meurtrie pour déposer sur cette gerbe de fleurs bleutées un baiser chaud et appuyé. Prise au dépourvu, la jeune femme avait laissé se déverser tout le contenu de sa coupe sur la surface du bar. En quelques secondes, le rapport de force s'était inversé et Clara s'était laissé enlacer par cette étrange fille brune, bien plus experte que ne le laissait présager son jeune âge.

À cet instant, en même temps qu'elle décidait de s'ouvrir à de nouveaux plaisirs, Chancelle triomphait enfin d'une quête qu'elle avait été sur le point d'abandonner: celle du bras qui pourrait accueillir sous la pointe de son dermographe les fleurs noires et bleues de Jean-Baptiste Réveillon, ce fabricant de papier peint du XVIII^e siècle qui avait habillé les murs des

boudoirs les plus luxueux, voire les plus luxurieux, de Paris, en un temps où la Ville lumière était encore la capitale orgasmique de la chair et des plaisirs.

Là où les aiguilles sales de seringues échangées dans des appartements minables avaient injecté le concentré d'un bonheur artificiel et ô combien temporaire, Chancelle offrirait la piqûre salvatrice de ses aiguilles stérilisées et la contemplation éternelle de la beauté, faisant mentir le poète qui un jour a osé condamner d'un bon mot la fragile jeunesse d'une femme si joliment nommée Cassandra...

Alors qu'elle trempe à nouveau son aiguille dans l'encre, Chancelle se remémore les mots de Ronsard :

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.*

*Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las ses beautés laissé choir!
Ô vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!*

*Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse:
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.*

Imprimant un mouvement souple à son poignet pour tracer un pétale délicat, Chancelle se satisfait déjà de la seule promesse de venger toutes ces femmes que des hommes ont fait souffrir par leur condescendante bienveillance. Elle n'est pas spécialement féministe, elle tatoue indifféremment des hommes et des femmes et, depuis Clara, couche également indifféremment avec des hommes et des femmes... mais un irrépensible sentiment humaniste sous-tend indéniablement la plupart de ses décisions et de ses élans.

La jolie jeune femme blonde qui s'abandonne aujourd'hui entre ses mains lui a raconté toute sa vie. Un peu parce qu'elle lui a fait l'amour, beaucoup parce qu'elle s'est laissé marquer au fer de son aiguille. Chancelle a l'habitude de ces épanchements. Tous ses modèles, qu'elle déteste appeler des clients, en arrivent à un moment ou à un autre à ce stade où la tatoueuse devient plus intime à leurs yeux que leur propre mère, leur conjoint ou leur psy. Sans faire exception, Clara, sitôt qu'elle avait accepté de se soumettre aux desiderata artistiques de Chancelle, s'était épanchée longuement sur les aléas qui avaient déjà jalonné sa courte existence: un père incestueux, des hommes qui n'avaient jamais désiré que son corps, cette tentation qu'elle avait eue de les croire amoureux, ce dégoût qu'elle avait fini par ressentir pour le sexe opposé et cette sérénité qu'elle ne connaissait plus désormais que dans les bras d'une femme.

Comme pour évacuer un trop-plein accumulé, Clara ne s'était plus arrêtée de rire lorsque Chancelle lui avait fait remarquer qu'elle n'était donc rien d'autre qu'une hétérosexuelle contrariée.

« Certainement, oui... » avait fini par admettre la jeune femme. Puis elle s'était lovée dans les bras de la tatoueuse, fragile *yang* aux cheveux blonds, à la peau claire et aux yeux

couleur d'eau, étreinte par une Chancelle toute en *yin* avec sa chevelure brune, ses iris dorés et son teint mat.

Pour un temps, les deux jeunes femmes avaient entretenu une liaison qui avait ressemblé à ce que Chancelle avait connu de plus stable. Mais comme toujours, elle avait fini par espacer les rendez-vous, ne plus répondre aux messages et, lentement mais sûrement, éloigner l'être qui aurait pu entrer dans sa vie.

Car malgré toute sa sensibilité et cette communion parfaite qu'elle est capable d'atteindre dans la pratique de son art, Chancelle, comme bon nombre d'artistes qui ont si bien représenté ou décrit la sensualité, est en réalité une handicapée du sentiment, une mutante hermétique à l'amour, une femme incapable de s'abandonner.

22 août 1749

*Nous quittons aujourd'hui la Frédérique
et M. Billard-Dumonceau, maman et moi.
Je suis un peu triste, alors Monsieur m'a dit :
Couche tes sentiments sur le papier, ma petite Jeanne,
cela t'apaisera.*

*Les petits soupers, surtout, me manqueront.
J'aimais tant défilier devant les invités du vendredi
dans les jolies robes cousues par maman!
C'est son métier, la couture.
Par bonheur, j'ai pu emporter avec moi
la poupée que Monsieur vient de m'offrir pour mes six ans.
Et aussi quelques dessins qu'il a faits de moi.*

*Maman m'a dit de cacher celui où je suis dans mon bain.
Elle a dit que M. Rançon, son nouveau mari,
ne devait pas le voir.
Que ce qui s'était passé quand elle était au service de la
Frédérique et de M. Billard-Dumonceau ne le regardait pas.*

*Je ne comprends pas bien pourquoi.
C'était si amusant tous ces jeux avec les gentils messieurs
et les belles dames nues qui riaient tant!*

*Mais je dois écouter maman.
Elle écrit ces lignes avec moi.*

BEAUX ARTS MAGAZINE: Chancelle Demornay, c'est la première fois qu'une tatoueuse entre au panthéon des artistes contemporains, et qui plus est pour des représentations inspirées d'œuvres d'art anciennes, ce qui n'est pas banal. Comment accueillez-vous cette reconnaissance ?

CHANCELLE DEMORNAY: C'est très flatteur. Cela me conforte dans l'idée que j'ai fait le bon choix en calquant ma technique sur celle de la gravure à l'eau-forte. En revanche, au sein de la communauté des tatoueurs, je suis une marginale, une esthète égarée ! Mes clients ne sont pas des rock stars narcissiques, des *skinheads* provocateurs ou des midinettes tout juste sevrées, mais des amateurs d'art, des êtres en souffrance, des muses modernes. D'ailleurs, je ne participe jamais aux conventions et je ne collabore pas avec les revues de tatouage pour des séances photo...

BAM: Pourtant la Saatchi Gallery, à Londres, expose en ce moment une série de clichés de vos œuvres.

CD: C'est très différent. Richard Holden est un grand photographe. Nous avons travaillé ensemble la mise en scène, le stylisme, la lumière, afin de jouer véritablement avec le motif et le grain de peau particulier de chaque modèle. En cela, ces photos sont la continuité de ma recherche artistique et en révèlent l'essence.

— DES *SKINS* ET DES *MIDINETTES*? T’as pété un câble Chancelle! Tu oublies d’où tu viens...

Le féroce barbu quinquagénaire qui fait face à Chancelle la dévisage avec des yeux ulcérés. Sa chemise noire ouverte sur son marcel blanc et son *battle* kaki raccourci au niveau des genoux, laissent entrevoir le réseau de tatouages qui orne son cou de taureau, ses bras et ses jambes d’Hercule. Deux tunnels traversent ses lobes d’oreille et des implants sous-cutanés soulignent les muscles de ses avant-bras comme deux colonnes vertébrales incongrues. Un bonnet élimé d’où dépassent des mèches rousses, trois bagues reliées en un poing américain à chaque main et des *rangers* de l’armée complètent l’attirail du maître-tatoueur.

— Ça va Iggy, j’ai juste joué le jeu de l’interview...

La jeune femme qui a piteusement soufflé ces mots est ramassée comme un chat, sur un petit tabouret, dans un coin du studio de tatouage. Épaules rentrées sous un fin tee-shirt de coton, jambes relevées devant elle sous une courte jupe en cuir, Chancelle – vingt-cinq ans, moins d’un mètre soixante-dix et à peine cinquante-cinq kilos – semble résignée à endurer la colère dudit « Iggy », derrière les mèches de cheveux châtain qui cachent ses yeux gris.

Depuis la rue, un concert de klaxons offre un arrière-plan sonore de circonstance.

— Tu vas te faire allumer par la profession ! Et je te parle même pas de ton ingratitude... Moi, j'en tatoue toute la journée des « midinettes » comme tu dis, et même des fonctionnaires ! Et alors ? C'est pas moi qui t'ai tout appris peut-être ? T'as pas eu besoin de mes lumières quand t'étais qu'une petite étudiante aux Beaux-Arts qui faisait des crobars du Pavillon Vendôme ?

— Je sais ce que je te dois...

— EH BEN ON DIRAIT PAS !

La pauvre Chancelle se recroqueville un peu plus sous les vociférations de son accusateur public. Deux jeunes filles, qui étaient penchées sur des vitrines exposant différents modèles de *piercing*s, font mine de ressortir de la boutique, une lueur inquiète dans le regard.

— RESTEZ LÀ VOUS DEUX ! J'en ai fini avec la demoiselle.

Interdites, les deux filles se sont figées dans une obéissance automatique et spontanée. Dans la rue, les klaxons énervés passent en mode *furioso*.

Et puis, contre toute attente, une large main parsemée de taches de son vient soudain ébouriffer affectueusement les cheveux mi-longs de Chancelle qui lève timidement son regard de chien battu.

— Allez mignonne, fais un câlin à ton vieil Iggy et dégage ta caisse de mon trottoir !

Sous le regard médusé des deux clientes statufiées, Chancelle saute d'un bond au cou de son tortionnaire en lui enserrant la taille de ses deux jambes, comme une fillette de cinq ans. L'exploit est appréciable, ledit Iggy n'ayant rien de la corpulence filiforme de son homonyme rockeur, et la jupe de la « fillette » ne faisant que quelques centimètres de longueur...

Un gros baiser sonore claque sur la joue du géant.

— Mmmouah... je t'aime, toi ! Plus d'interviews, promis !

— C'est ça ! Allez, fous le camp !

Le ton est bourru mais les yeux du vieux tatoueur brillent indéniablement d'un éclat attendri. Aussi délicatement que sa corpulence le lui permet, il repose Chancelle au sol, qui retrouve immédiatement une énergie nouvelle pour atteindre la porte de la boutique en une détente, et disparaître dans la rue. Un dernier signe de la main et la tornade n'est déjà plus là.

Dehors, la chaleur écrasante du mois de juin engluie les mouvements des passants qui se traînent au ralenti sur la bande étroite des trottoirs. Dans cette ruelle du vieil Aix, les hautes façades sans âge ne renvoient pourtant que le souvenir affaibli de la forte lumière qui frappe la mer de toits, quelques mètres plus haut. Entre cette surface miroitante de tuiles roses et le niveau du trottoir : dix bons degrés d'écart... mais des décibels en plus ! La partition des conducteurs impatientes derrière leur volant semblant avoir atteint son paroxysme.

Chaussant ses Ray Ban d'aviateur, Chancelle se dirige lestement vers une énorme Citroën DS de collection qui barre entièrement la rue. À l'intérieur de l'habitacle surchauffé, le cuir brûlant arrache une grimace de douleur à la jeune femme qui vient d'y poser les fesses. Trois secondes pour dompter ses cheveux en un chignon flou, une de plus pour tourner le bouton de la radio, et l'insouciant démarre en trombe au son du *Paint it Black* des Rolling Stones... non sans avoir au préalable dressé un majeur insolent à travers la vitre ouverte...

Dernière salve d'injures dans le lointain, Chancelle a déjà semé son monde. Le pied collé au plancher dans sa botte de motarde, la jeune femme lance à pleine vitesse les chromes reluisants de sa belle antiquité noire et blanche. Hors de

proportions, le capot démesuré de ce modèle 21 de 1972 mord dangereusement les trottoirs à la moindre sinuosité de la route, manquant faucher un piéton ou emboutir une fontaine séculaire à chaque virage. Un nid-de-poule dans la chaussée défoncée, et c'est le dessous de caisse, monté bas sur les essieux, qui menace de s'encaster dans le bitume.

Conduire une DS dans un réseau urbain médiéval? Tout simplement une idée aberrante... qui ne semble pas perturber le moins du monde la pétulante jeune femme au volant. Épousant le tangage imprimé au véhicule par ses amortisseurs ancestraux, Chancelle mène son navire sur les eaux agitées de la ville avec l'aisance d'un vieux loup de mer.

Enfin, l'improbable embarcation débouche sur le « large » cours Mirabeau – deux voies tout de même – pour prendre son rythme de croisière le long des terrasses de cafés.

La Belle Époque, Les Deux Garçons, Le Roi René...

La cohorte des étudiants désœuvrés ayant quitté les cours en cette fin de semestre grossit la troupe habituelle des Aixois indolents qui sirotent leur *gomé* au soleil. Sept cent soixante-quatre kilomètres plus au nord, à la terrasse des Deux Magots, quartier Saint-Germain-des-Prés, un Parisien pressé aurait avalé un *twist* d'un trait. Deux appellations, une même recette : un volume de sirop de citron pour cinq volumes de bière blonde. Mais comme chacun sait, de part et d'autre de la Loire, les Français ne parlent plus la même langue !

Il est vrai aussi qu'Aix, ce n'est déjà plus Avignon et pas encore Marseille. Moins pieuse que la première, plus bourgeoise que la seconde, la cité a sa respiration propre, son histoire, égrenée au rythme de ses thermes romains, ses cent soixante-trois fontaines pour certaines cinq fois centenaires, son Buisson Ardent à l'abri de sa Cathédrale Saint-Sauveur, ses somptueux hôtels particuliers hérités de la noblesse d'épée, son prestigieux musée Granet... et sa célébrisissime Sainte-Victoire !

La montagne des peintres – d'un peintre surtout, Cézanne – étale son flanc immaculé à l'Est de la ville, si bien qu'au soleil couchant, celui-ci déroule, comme un écran de projection, toutes les couleurs de la création.

Au cœur de la vieille cité provençale, nombreux sont les noms de rues et de quartiers qui rappellent les hommes illustres ayant jalonné son histoire: Mazarin frère y fut archevêque, Mirabeau y naquit avant de devenir conseiller de la reine Marie-Antoinette, le roi René y mourut après avoir été comte de Provence, roi de Naples, de Jérusalem et d'Aragon.

Aux beaux jours, plus de vingt mille étudiants se retrouvent sur les pelouses du parc Jourdan, trait d'union géographique entre deux univers qui autrement ne se côtoieraient jamais. Celui de la fac de lettres, aux étudiants avachis, tirant toute la journée sur leurs joints. Celui de la fac de droit, aux étudiantes guindées, tirant toute la journée sur leur jupe de tailleur. Murs lépreux sous des strates d'affiches contre colonnades élégantes sous des tourelles majestueuses.

Chancelle avait « usé » pendant une année les bancs tailladés à coups de cutter des amphis surpeuplés de la fac de lettres, avant de réussir le concours des Beaux-Arts et de rejoindre les privilégiés de la rue Émile Tavan, de l'autre côté du cours Mirabeau. Autant dire de l'autre côté de la frontière. Les deux institutions n'ont en effet rien en commun: si les maîtres de conférence de la faculté d'arts plastiques ont un indéniable savoir théorique, les praticiens sont bien entre les murs de l'École supérieure d'art. Et puis l'espace, le matériel, l'émulation collective... Chancelle avait tout pris à bras-le-corps. Des années de bonheur intense à découvrir la composition et les contrastes, le nombre d'or et la loi de Chevreul, l'harmonie idéale et la dissonance orchestrée, le « Carré blanc sur fond blanc » de Malevitch et le « Bleu de

Klein », les marbres de Canova et les compressions de César, les empâtements de Rembrandt et les lavis de Staël, les sanguines de Vinci et les coulées de Pollock, la *Pietà* de Tiepolo et la *Merda d'Artista* (traduction inutile) de Manzoni.

En véritable boulimique, la jeune étudiante avait plus que tout apprécié se rendre au Pavillon Vendôme, tout proche de l'École, afin de dessiner les cariatides de cette folie érigée au XVII^e siècle au milieu d'un jardin à la française. En fait de cariatides, deux Atlantes massifs soutenant le balcon central de la demeure. Souvent, Chancelle agrémentait de tatouages fantaisistes l'anatomie musculeuse des colosses. C'est pourquoi elle y revenait sans cesse : à nouveau jour, nouvelle inspiration, nouveaux motifs. Et c'est ainsi qu'Iggy, tranquille propriétaire d'un petit studio de tatouage de la minuscule rue Van Loo, non loin, fit un jour la connaissance de sa future disciple.

Coup de foudre professionnel réciproque d'un maître pour son élève, comme il n'en existe que chez les compagnons du devoir et les artisans... Une élève qui devait s'avérer talentueuse et indomptable, dans l'ordre qu'il plaira.

La départementale 17 qui arrive aux contreforts de la Sainte-Victoire à la sortie du Tholonet offre la vision apaisante d'un paysage à la Pagnol. À deux kilomètres, il faut prendre à droite un petit chemin qui serpente dans la garrigue entre les asphodèles, les cistes et les genêts, puis qui s'enfonce plus loin dans une portion de forêt à la végétation dense de chênes-lièges et de pins d'Alep. Enfin, une longue allée bordée d'oliviers centenaires mène à un vieux bassin en pierre envahi d'herbes aquatiques, dont le pourtour chauffé par le soleil sert en général de reposoir à un maigre chat balaféré.

Voilà les images familières que Chancelle aimait depuis toujours retrouver en arrivant au domaine.

Son domaine: le *Petit Oustau*, ou l'*Oustaou*, comme elle l'appelle parfois affectueusement. La « Petite Maison » en provençal.

Petite, non de dimensions, mais de fonction. Car la grande bastide du XVIII^e siècle, qui a vu grandir Chancelle, n'a été autrement pensée par son premier occupant, un riche aristocrate débauché, que pour son plaisir personnel et ses parties fines avec les autres membres de la Gildonia, alors l'une des plus actives confréries de libertins. Bref, l'Oustau avait tout

simplement été une garçonnière des temps anciens. Un lupanar privé.

Étonnant comme l'adjectif « petite » ajoute souvent un parfum de soufre aux mots qu'il définit: petite vertu, petite vérole, petite maîtresse, petit souper!

Si l'on oublie un instant ce détail, le grand corps de bâtiment présente le serein agencement symétrique des bastides provençales: un crépi ocre comme la terre de ce pays, des persiennes grises comme le revers des feuilles d'olivier, des moellons qui affleurent sous la chaux comme sur les pentes rocailleuses du Midi, des tuiles couvertes de lichen sur une toiture à quatre pans, comme des rochers glissants, à fleur de calanche.

Voilà l'endroit où Chancelle s'était toujours sentie bien, apaisée malgré les tempêtes.

Dans un crissement de pneus, la jeune femme immobilise brusquement son imposante péniche au bord du muret de pierres sèches qui délimite la terrasse de la bastide, sous des bosquets de lavande. Le soleil est déjà près de se coucher et c'est avec deux cartons de pizza et une bouteille de Bandol rosé sous le bras qu'elle grimpe rapidement la volée de marches, lustrées par les saisons et la foulée de pieds innombrables. Encadrée par deux immenses pots en grès rose faisant naître une vigne vierge qui s'enroule autour d'une pergola: une grande table en tek, où Chancelle dépose ses victuailles.

— *Mamée!* C'est moi! Je suis passée au camion, je t'ai pris une « Quatre saisons »! Viens vite, ça va refroidir...

Pour seule réponse: le chant des dernières cigales qui, en cette heure tardive, sera bientôt relayé par celui des grillons. Chancelle lève les yeux vers le cadran solaire qui surmonte la haute porte d'entrée: la tige de fer projetant son ombre sur les beaux chiffres romains indique environ 18h45, soit presque

neuf heures, *heure légale*. Une notion complètement inconnue de la jeune femme qui n'a jamais possédé de montre et ne connaît que cette heure solaire toute approximative.

— Bon, j'ai un peu traîné avec Iggy, mais t'es pas déjà couchée quand même ?

Reculant de deux pas, et portant une main en visière pour s'abriter des derniers rayons du soleil couchant, Chancelle scrute une à une chacune des ouvertures du premier étage : en tout six petites fenêtres protégeant des fortes chaleurs, et un œil-de-bœuf central.

Aucun signe de vie.

Seul le sempiternel *Carpe Diem*, qui surmonte le vieux cadran, arrête un instant son regard comme un aimant auquel il serait impossible de résister. Chancelle avait souvent pensé que ce précepte prenait tout son sens sur cette façade originellement destinée à abriter des amours profanes ! À une époque où chaque acte était dicté par la crainte de Dieu, le comte lubrique avait choisi de profiter du jour présent sans penser à l'heure du jugement dernier... Une forme de courage dont on ne mesure pas toute l'ampleur aujourd'hui. Une émancipation morale et spirituelle comparable à celle des générations Beatnik, Woodstock et Mai 68. Une prise de position radicale, non contre une société, mais contre un dogme.

Poussant un des lourds battants en bois de la grande porte d'entrée, Chancelle se décide à pénétrer dans le petit vestibule plongé dans la pénombre, au bout duquel se déroule une élégante rambarde en fer forgé menant aux étages. Dans ce genre de demeure, on entre toujours comme dans un sanctuaire protégé, sur la pointe des pieds, gagné par l'impression de pénétrer dans une cave où seraient conservés des vins précieux ou des fromages affinés de longs mois, une champignonnière à l'odeur âcre ou un tombeau égyptien à l'atmosphère délétère... Tout cela à la fois.

Avançant sur le sol carrelé de larges dalles beiges inégales, Chancelle jette un œil dans la salle à manger qui s'ouvre sur sa droite pour constater que le couvert n'est pas mis. Poursuivant ses investigations, la jeune femme pousse le battant de la double porte qui fait face à la salle à manger et pénètre dans un grand salon où aucune liseuse n'est allumée et où les cendres de la grande cheminée en pierre de Rogne sont éteintes. Entretenir encore un feu au mois de juin faisait partie des nombreuses lubies de Laure. Selon ses propres dires, cela conférait à la pièce une "douce humeur champêtre". Un avis qui avait toujours laissé sa petite-fille perplexe mais contre lequel elle ne s'était jamais élevée.

Traversant la pièce d'un pas rapide, Chancelle arrive à une seconde pièce en enfilade, sorte de petit cabinet ayant initialement servi d'antichambre à un lieu ayant connu tous les délices, le cœur véritable de la maison : l'ancienne chambre du libidineux aristocrate devenue aujourd'hui celle de Chancelle.

Partie en quatrième vitesse le matin, comme toujours, la jeune femme a laissé les jalousies fermées et la chiche lumière qui perce du dehors dévoile à grand-peine les détails de la pièce. Débarrassée de ses bottes d'un geste rapide, Chancelle cherche à tâtons l'interrupteur. Au moment même où la lumière se fait, résonne dans la pièce une voix masculine :

— Enfin là, ma Divine !

Dans l'éclairage tamisé du chandelier qui vient de s'allumer au centre du plafond, s'offre le corps nu d'un jeune éphèbe blond au sourire enjôleur. Un léger accent germanique pointe sous son français impeccable.

— J'ai failli attendre... continue-t-il.

Après un hoquet de surprise, Chancelle se jette d'un bond sur le grand lit entouré de voilages et enserme de ses bras le large torse du jeune homme.

— Hans ! Tu m'as fait peur ! J'espère que tu n'es pas passé par la grande porte.

— *Mein Gott*, tu as de ces pudeurs! Ta grand-mère m'adore!

— Tu es passé par devant??? s'inquiète soudain la jeune femme.

— Mais non, j'ai suivi les consignes habituelles: ma moto derrière le mûrier, puis la porte de service, le premier couloir à droite et ta chambre à quinze pas... tout ça dans le noir le plus total!

La principale caractéristique des petites maisons, en plus d'être toujours isolées dans la campagne, était bien de posséder ce réseau parallèle aux pièces principales, permettant au personnel d'effectuer son service sans jamais croiser le maître de maison et son, ou ses, invitée(s)...

— Idiot! Tu aurais dû me dire que tu étais revenu de Berlin, je serais rentrée plus tôt!

— Merci pour l'accueil. Au moins le signe que t'as pas baisé en mon absence...

— Ah! Ah! Si ça te fait plaisir de le croire.

— Cruelle beauté! Je vais te dévorrrrrer...

Dans un grand éclat de rire, Chancelle se laisse ôter son tee-shirt et renverser sur le dos. Les bras pris dans l'étau de celui qui la chevauche, la belle n'a plus que sa poitrine nue pour rempart. Sans égards, l'amant prodigue glisse une main sous sa jupe de cuir et arrache d'un geste sec le fin lambeau d'un string de dentelle qu'il passe autour des yeux de Chancelle.

Comme pour palier à la perte de sa vue, celle-ci convoque aussitôt ses autres sens.

Par sa langue, qui effleure un lobe d'oreille.

Sa respiration, qui se fait plus forte.

Ses doigts, qui se mettent à labourer un dos agité de frémissements.

Hans retourne soudain la jeune femme sur le ventre, relève son bassin en passant un bras sous ses hanches et plaque son

buste contre le drap, de l'autre. Chancelle s'empresse de tourner son visage sur le côté pour dégager sa bouche et parvenir à reprendre son souffle, malgré la masse imposante du bel Allemand coulé contre son dos. Un léger mouvement de va-et-vient fait bientôt osciller ses reins entre les mains de son amant, maintenant cabré derrière elle.

Peu à peu, un phénomène étrange fait apparaître des circonvolutions roses partant du nombril du jeune homme pour se perdre à la naissance de son sexe. De plus en plus nets, les tracés dessinent clairement à présent les contours d'une pieuvre étalant ses huit tentacules sur son bas-ventre. Si bien qu'au fil des à-coups donnés par Hans, le mollusque apparu comme par magie semble maintenant resserrer ses appendices mouvants autour de sa proie et glisser l'un d'eux dans son intimité, offrant là une vision saisissante d'une jeune femme prise par un homme-pieuvre, comme noyée dans le plaisir...

Une vision issue du fond des âges.

L'estampe originale, réalisée en 1820 par Hokusai, s'appelle *Le rêve de la femme du pêcheur*. Ce chef-d'œuvre, né de l'imagination du célèbre auteur de *La grande vague de Kanagawa* composant l'une des *Trente-six vues du mont Fuji*, montre en effet une pieuvre enserrant de sa bouche le pubis d'une femme, comme pour la dévorer de l'intérieur !

À la même époque, au Japon, se pratiquait une forme très rare de tatouage invisible, à base de blanc de plomb, et réservée initialement aux pensionnaires des maisons de plaisir. Cette technique, passant pour être la plus douloureuse de toutes et aussi l'une des plus nocives, ne laissait apparaître le dessin du tatouage que sous l'effet de l'accélération sanguine. Ainsi, seuls une boisson alcoolisée, un bain chaud ou un orgasme révélaient le motif, bien sûr érotique.

Lorsque, deux ans plus tôt, Hans avait attiré Chancelle dans l'une des *back room* du Berghain, l'immense temple électro berlinois situé au cœur du quartier alternatif de Friedrichshain, immédiatement, celle-ci avait eu la vision de ce tatouage. Les vibrations imprimées à son corps par les déhanchés du bel Allemand et les basses transmises au squelette métallique de l'ancienne centrale électrique l'avaient transportée à des milliers de kilomètres de là... sur les côtes déchirées de l'île de Kyushu giflées par le ressac.

9 juin 1758

*Cette journée fut bien pénible et c'est avec beaucoup de larmes
que j'ai quitté mes camarades du couvent.*

*Les sœurs aussi m'ont semblé émues.
Elles ont été bien bonnes pour moi pendant ces cinq années et
je leur ai promis de toujours faire acte
de piété et de charité.*

*Que me réserve l'avenir à présent?
Mes journées ici étaient rassurantes,
mes heures scandées par la force de l'habitude et les prières.*

*Je dois l'avouer : le monde me fait peur.
Et m'excite à la fois.*

Tai la tentation de croire qu'il est plein de délices défendus.

*Pendant toutes ces années, je n'ai entendu que :
<< Résiste, fuis, détourne-toi du péché >>.
Mais une autre voix, chaude et sucrée me dit maintenant :
<< Cède, offre-toi, goûte à tout >>!*

Qui écouter?

Le Berghain, deux ans plus tôt...

Dans la pénombre électrique de l'immense carcasse de métal saturée de décibels, Hans observe sans pouvoir détacher ses yeux d'elle, la jeune fille face à lui. Elle n'a pourtant rien d'extraordinaire : un mètre soixante-dix à tout casser, des cheveux châtain, des yeux noisette – du moins ce qu'il peut en voir autour de ses pupilles dilatées –, une minijupe en cuir, des bottes de moto, un débardeur trop grand qui laisse largement voir son soutien-gorge... du grand classique en comparaison de la faune post-apocalyptique du club berlinois.

Ici, les habituées sont des grandes bringues aux cheveux verts ou orange, vêtues de robes zébrées, et chaussées de sandales par-dessus des bas de laine rayés. Des créatures *post-punks* échappées d'une version psychédélique de *Mad Max*. Quant aux hommes, la plupart sont de la caste des *Ficken Robots*, des géants gays gonflés aux stéroïdes, portant bermuda clair et chemise ou tee-shirt noué à la taille.

Un torse nu étant le signal d'une disponibilité sexuelle immédiate.

Et puis, mêlés à ces échalas locaux, en nombre croissant depuis une dizaine d'années, les milliers de techno-touristes

déversés chaque week-end d'Europe de l'Est, de Scandinavie, de France ou de Grande-Bretagne, par des vols low-cost.

Cette fille n'est pas Allemande, ni d'ailleurs Polonaise, ni même Danoise... mais en tout cas, elle est là pour le son.

À vingt-neuf ans, Hans évolue depuis suffisamment longtemps dans la sphère électro pour en connaître les codes : il y a ceux qui viennent pour la baise, ceux qui sont là par curiosité, ceux qui sont camés aux *amphets*, ceux qui sont accros au *beat* et ceux qui ont grandi dans l'effervescence d'une liberté nouvelle.

Hans fait partie de cette dernière catégorie.

À la chute du mur, il avait seulement huit ans. Pourtant il se rappelle parfaitement du climat d'extrême tension qui régnait jusque-là dans Berlin-Est, parcelle d'une ville-martyre, symbole du rideau de fer qui partage alors l'Europe en deux et fait planer sur le monde la menace d'une guerre froide.

Comme toute famille berlinoise, celle de Hans a eu un proche, un ami, qui a laissé sa vie en voulant rejoindre l'Ouest. Comme tous ses camarades, il a rêvé des jours entiers à la seule évocation des sucreries, des fruits exotiques, des jouets, des programmes de télévision qui inondaient la République Fédérale Allemande et lui étaient inaccessibles. Comme tous les Allemands, il s'est laissé gagner par cette incroyable euphorie la nuit où le mur est tombé, cet entrain qui ne l'a plus jamais quitté tout au long de son adolescence, marquée par une soif inextinguible de plaisirs, mais aussi par la débrouille.

Car le rideau qui s'est relevé a aussi laissé un Berlin-Est exsangue, défigurée par ses barres d'immeubles sans âme, ses terrains vagues infertiles et ses immenses friches à ciel ouvert. Un décor de désolation qui devient le terreau parfait pour faire germer un son dur, froid, industriel, venu des usines désaffectées

de Détroit, aux États-Unis. Un son bouclé et amplifié, qui rappelle à Hans les premières expérimentations électroniques du groupe allemand Kraftwerk, tentées quinze ans plus tôt sur l'autoroute synthétique de l'album *Autobahn*.

Tout s'accélère alors. Un premier magasin de disques importe dans la ville les sons jusque-là écoutés en cachette sur les radios de l'Ouest: de la *House* venue de Chicago, mais aussi des rythmes *New Wave* scandés par des groupes comme Joy Division, New Order, Soft Cell, Cure ou Cocteau Twins. Un premier squat d'artistes, le Tacheles, s'installe dans une ancienne prison nazie. Un premier club, le Tresor, ouvre ses portes dans une usine abandonnée...

Dans un contexte permissif unique, l'Est et l'Ouest se retrouvent sur les *dancefloors* bétonnés, et Hans participe à cette pulsation sauvage. En l'espace de vingt ans, il voit s'ouvrir le Mikz, le Suicide Circus, l'Arena, le Horst Krzbrg, le Katerholzig, le WMF, le Salon Zur Wilden Renate, le Club der Visionaere, le Watergate et, bien sûr, le Berghain, qui font de Berlin le nouveau centre névralgique d'un mouvement *underground*, loin des critères commerciaux et du flot d'argent brassé à Ibiza ou Los Angeles.

Les visages et les noms des *Djs* sont d'ailleurs cachés, car nul ne veut d'un culte de la personnalité qui rappellerait de trop mauvais souvenirs.

Pas la peine de courir la campagne à la recherche de *rave parties*, on fait la fête là où autrefois on trimait, de manière brute et dépourvue d'ostentation, dans l'enceinte même de la ville, huit fois plus grande que Paris: sur les rails de la station Ostkreuz, sur le tarmac de l'ancien aéroport de Tempelhof, dans les bars du quartier populaire de Kreuzberg 36 autour de Görlitzer Park et, enfin, dans toutes les rues, la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, pour le *Tanz in den Mai*, célébration joyeuse du retour des beaux jours!

Sans débordements, et malgré la drogue et l'alcool qui circulent partout, une étrange harmonie se crée naturellement

entre les habitants de la ville, les *punks* à chien, les *junkies*, les *clubbers* et les clochards venus se faire un peu d'argent en ramassant les bouteilles consignées. Paradoxalement, Berlin ne devient pas aussi sale, aussi bruyante ni aussi violente qu'on aurait pu le craindre, le civisme naturel des Allemands faisant son office... Elle est en tout cas mouvante et colorée, chacun y allant de son tag, de son graff, de son collage ou de sa fresque. Là où, ailleurs, on dénoncerait une forme de vandalisme, on parle ici d'expression. Là où, ailleurs, un jeune désœuvré se cacherait la nuit pour repeindre une rame de métro, une mère de famille trace ici au grand jour d'immenses fleurs sur la façade de son immeuble. Là où, ailleurs, une foule pressée et une circulation dense envahiraient les rues, ici une population indolente et une flotte de vélos parcourent tranquillement la ville.

Aujourd'hui, vingt ans après la chute du mur, Hans apprécie aussi la forme de *Dolce Vita* que connaît Berlin : remonter Kastanienallee et ses terrasses de bars à jus bios, pour rejoindre le *biergarten* du Prater et y boire une *Berliner Weisse Grün* à l'aspérule, à l'ombre d'immenses platanes, fait partie de ses petits plaisirs. Le dimanche, il arrive qu'il pousse jusqu'au marché aux puces de Mauerpark faire son troc et se meubler à peu de frais, puis redescende se prélasser sur les pelouses de Monbijoupark, entre la ceinture de restaurants installés sous les arcades de l'*U-bahn* et l'Île aux Musées. Et pour peu que le temps soit exceptionnel, une baignade improvisée ou un tour en pédalo sur la Spree peut même l'amener à rejoindre sa bande d'amis jusqu'à la forêt de Treptowerpark à la limite sud-est de la ville.

C'est dans ce sentiment heureux de calme plénitude, que Hans a passé ces dernières années, tâchant d'oublier les entraves et la discipline militaire de son enfance. Il a suivi le flux, à l'aise comme un poisson dans l'eau dans le courant de la nuit, le milieu qui lui a tout apporté... Son métier d'informaticien, pratiqué en autodidacte, au début dans le seul but de monter des

soundsystems. Son mode de vie particulier, calé sur une semaine commençant le jeudi soir dans une fête, et finissant le mardi matin dans une *after*. Ses amis: *Djs*, producteurs, artistes. Et surtout... Chancelle.

Sans qu'elle en ait véritablement conscience, la jeune Française était au centre de ses pensées depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur la piste du Berghain.

Était-ce dû à la façon langoureuse dont elle épousait le rythme de ce froid morceau de *Minimale* sur lequel il l'avait remarquée? Sa manière de vivre la musique en faisant courir ses doigts le long d'une partition imaginaire, un sourire extatique collé aux lèvres?

Étaient-ce ses yeux, ses cheveux et sa peau brillant d'un éclat doré irréel et jetant une douceur inattendue dans l'environnement gris de ce Berlin qu'il avait toujours connu?

Était-ce sa nationalité – vite devinée après un bref échange – à jamais liée, en lui, à ce sentiment de culpabilité dans lequel sa génération avait été élevée et qui avait poussé ses parents à lui faire apprendre le français dès son plus jeune âge?

Pourtant, les occasions ne manquaient pas et Hans savait s'y prendre pour ramener chez lui ou prendre à la va-vite la fille qu'il voulait. Alors pourquoi s'était-il attaché à elle? Ils n'avaient échangé aucune promesse de fidélité, aucun serment d'amour éternel, juste cette invitation à se revoir pour transposer sur le corps de Hans, cette vision de Chancelle inspirée du *Rêve de la femme du pêcheur*...

Hans avait alors rejoint Chancelle dans le sud de la France, sans véritablement prendre toute la mesure du projet de la tatoueuse. Les séances avaient été extrêmement douloureuses, mais c'est aussi avec un plaisir nouveau qu'il avait accueilli chaque soir les caresses de sa tortionnaire. Deux semaines plus tard, il était rentré en Allemagne, à jamais changé, à jamais accro à son amante vénéneuse.

1^{er} février 1762

Frago m'a demandé hier de poser pour lui.

*Je ne sais pas encore si je vais dire oui.
Ce n'est pas la pudeur qui m'arrête,
je me suis dévoilée à bien d'autres hommes...
mais lui m'intimide d'une façon que je ne saurais décrire.*

*Son regard est... technique.
Je le vois bien qui jauge mes mensurations à travers
le tissu de mes robes, semblant décider si mes hanches ont la
bonne proportion pour le tableau qu'il envisage.*

Je dois avouer que cela me déstabilise quelque peu...

*De même, nous parlons de tout ensemble,
sans qu'il semble faire cas, ni de mon sexe, ni de ma classe.
Et il a la délicatesse de me faire croire
que j'ai suffisamment d'éducation pour le comprendre.*

*Je crois avoir deviné que lui aussi a des origines modestes.
Des parents commerçants, me semble-t-il.*

*Et tout comme moi, il a été déraciné.
Je viens de Lorraine, il vient de Provence.
Je sens que nous avons tant en commun...*

— Voici la gravure. Et voilà le dessin que je pense faire.

Installés à une petite table en fer forgé, à l'arrière de la grande bastide familiale, Chancelle et Gensac ont sous les yeux divers croquis, ainsi que le vélin de Saint-Non, protégé dans son cadre.

— Comme vous voyez, je ne pense pas représenter le fauteuil renversé au pied du lit, ni la petite table, ni le repose-pieds. En fait toute la partie inférieure de la composition.

Gensac semble à peine écouter Chancelle, totalement subjugué par la gravure. Si elle s'en rend compte, celle-ci ne le montre pas et poursuit :

— Je pense en effet prolonger à la verticale les drapés du baldaquin et des draps et les estomper peu à peu jusqu'à votre épaule et votre rein. Ainsi, le motif prendra une dimension plus verticale que l'original mais se fondra mieux dans votre dos. Par ailleurs, je pense estomper le pourtour de la porte : un rectangle ne s'intègre jamais bien dans un tatouage. Je compte aussi supprimer le bouquet de fleurs tombé au sol. En somme : épurer le dessin. Est-ce que cela vous convient ?

Simon ? Cela vous convient ?

Après avoir tourné la gravure en tous sens, Simon Gensac semble observer avec attention le verrou gravé en haut à droite de la composition.

— SIMON! Je suis en train de vous dire que mon projet ne ressemblera pas à la composition originale du *Verrou*, je pense que ça a son importance!

Gensac se tourne soudain vers Chancelle, comme tiré d'une profonde rêverie.

— Oui, j'ai entendu. Ce sera très bien: les trois éléments essentiels sont de toute façon le lit, le couple et le verrou.

— Bien. Nous sommes d'accord, alors. Sinon, avez-vous une remarque à me faire concernant cette ébauche? Un détail à modifier?

— Je trouve ça... remarquable... commence Gensac qui s'est enfin intéressé au croquis de la jeune femme.

— Quoi donc?

— La façon dont vous avez respecté le corps féminin suggéré dans les draps, et ce malgré cet ajout de tissu en haut et en bas.

Le lit défait représenté sur la gravure de Saint-Non laisse en effet clairement deviner dans la forme des oreillers, deux seins énormes aux tétons dressés, prolongés au niveau des draps, d'un ventre raccourci par la perspective et deux cuisses monumentales aux genoux repliés, placés aux angles du lit. Comme dans une image d'Épinal, la présence de cette silhouette, cachée à première vue, ne peut plus ensuite que sauter aux yeux. Pour parachever cette vision, l'un des rideaux tombe du ciel de lit exactement au milieu du drap blanc, tel un phallus gonflé par l'afflux sanguin se prolongeant en vulve écarlate, entre les jambes écartées d'une amante gargantuesque.

Chancelle semble apprécier l'observation de son futur modèle.

— Je n'aurais pas pu imaginer réaliser le tatouage sans cette silhouette en filigrane dans les plis du lit. Elle est le sens même de toute la composition. Le véritable thème du tableau.

— Je suis d'accord avec vous.

— Bon, si nous sommes ok sur le dessin, il nous faut maintenant parler du processus. Puis-je vous demander de relever votre chemise ?

Sans sourciller, Gensac se tourne sur sa chaise et présente son dos à la tatoueuse qui soulève délicatement le tissu pour redécouvrir le réseau déjà connu de cicatrices. Approchant délicatement un doigt tremblant, la jeune femme couve du regard les profondes entailles qui s'enfoncent dans la chair. Immédiatement, elle repense à ces coups de cutter qu'elle donnait sur les tables des amphis de la faculté de lettres. Souvent, elle ajoutait simplement ses initiales et une date, aux graffitis déjà nombreux qui recouvraient le bois. Une façon de dire : « J'ai été là ». Une façon aussi de s'appropriier l'instant.

Mais a-t-on seulement le droit de s'approprier un dos ?

C'est pourtant l'impression laissée par la surface marbrée que Chancelle parcourt maintenant du doigt. Un jour, cet homme s'est offert à une femme. Corps et âme. Il a déposé sa volonté à ses pieds et lui a fait don de sa personne. Cela pouvait ressembler à de l'amour...

— Le tissu cicatriciel est décoloré sur la droite, il faudra que j'insiste plus particulièrement dessus. De plus, l'aiguille devra garder une inclinaison constante sur les reliefs des cicatrices. Je pense que nous aurons finalement besoin d'une quarantaine d'heures. Vous pourrez dégager tout ce temps ?

— Ça ira.

— Il y a autre chose : les récepteurs de la douleur ne font pas la différence entre deux agressions consécutives localisées au même endroit. Par conséquent, ce n'est pas une piqûre que vous allez ressentir sous mes aiguilles, mais une brûlure. La brûlure d'un coup de fouet.

— Ce sera très bien.

Chancelle a la nette impression que cette annonce est plutôt reçue comme une bonne nouvelle par son étrange client.

— Bon. En tout cas, je vous remercie d'être venu, Simon. Cette gravure ne sort jamais de la maison, mais il était important que je vous la montre pour vous détailler tous les changements opérés par rapport au dessin original. J'espère que vous comprenez...

— Certainement. J'imagine très bien la valeur d'une telle relique.

— Une relique ? Oh, même s'il a beaucoup de valeur, ce vélin n'a rien de saint et je ne crois pas qu'il porte en lui les restes d'un martyr.

Gensac pose tout à coup un regard étrange sur la jeune femme, comme si celle-ci venait d'énoncer une vérité.

— Vous croyez ? Personnellement, je pense qu'on ne connaît jamais exactement l'histoire de ce genre d'objet. Un vélin imprimé, c'est presque déjà une peau tatouée... et puis, il est aussi très facile de mêler des cendres humaines à l'encre, comme on le fait d'ailleurs pour certains tatouages. Les Maori, je crois, ont de ces pratiques... une façon de porter le deuil à même la peau.

— Vous êtes bien renseigné...

Trop bien renseigné...

Chancelle a soudain la sensation que l'homme en face d'elle lui parle de sa propre vie, de ses démons intérieurs, de ses doutes et de ses angoisses. Dans cette fin d'après-midi baignée par un chaud soleil d'été, elle a tout à coup très froid.

— À jeudi, au studio, annonce-t-elle d'une voix blanche tout en souhaitant le plus ardemment que ce jour-là n'arrive finalement jamais.

8 mars 1762

*Je me suis finalement laissé convaincre.
Le tableau s'appellera Les baigneuses et fera apparaître
un groupe de huit femmes dévêtues au bord d'un étang.
Une commande d'un amateur de peinture friponne.*

*Loin de vexer mon artiste, qui a tout de même remporté
le prix de Rome, la tâche semble le ranimer et l'égayer.
Je le découvre enfin d'humeur badine et légère!*

*Pour la première fois, j'ai vu son atelier au Louvre :
un véritable laboratoire d'alchimiste saturé d'odeurs
suffocantes et encombré de flacons aux contenus étranges.*

*Au bout de quelques minutes, j'en avais déjà le tournis!!
Cela m'a peut-être aidée à me déshabiller.
Car j'avoue qu'en peu de temps
Frago est devenu pour moi comme un frère.*

*Il veut que je sois toutes les baigneuses à la fois!
Si bien que je suis condamnée à passer
de longues heures sans bouger, à le regarder
poser la couleur sur sa toile de sa touche rapide et enfiévrée.*

*Sa dextérité m'émerveille!
Dans un coin de mon esprit, je me suis rappelée
qu'il n'était pas le premier homme à m'avoir ainsi fait poser...*

Au premier étage de l'hôtel Bellevue, situé 34 Quai du Port, à Marseille, se dissimule une véritable institution : le bar-restaurant La Caravelle.

À midi, on y déjeune de supions persillés, de poulpes marinés, de tians de légumes ou de soupe au pistou. On s'assoit à l'une des petites tables pour deux, installées sur l'étroit balcon qui domine le port de Marseille.

À l'heure de l'apéro, on vient y boire un 51 ou un campari, servi avec des coupelles de bulots ou d'olives. On se pose dans un angle de la petite pièce, pas plus grande qu'une cabine de capitaine corsaire, à l'une des tables en acajou qui prolongent les boiseries sombres des murs.

À la nuit tombée, on s'installe au comptoir. On écoute des airs de jazz, sous la voûte bleue d'un plafond où de grands filets tendus retiennent des trésors de pêche.

Mais pour l'heure – il est presque 2h du matin – le lieu accueille une foule joyeuse et passablement éméchée qui porte des toasts à la vie, à la joie, à l'amitié. Et aux vingt-six printemps de Chancelle. Les talons des filles glissent et claquent sur le parquet, au rythme des voltes que leur font faire leurs partenaires et la voix de James Rushing résonne entre les vieux miroirs piqués, au son d'un blues langoureux.

De vieilles cartes marines étalent leurs frontières approximatives et leurs légendes sibyllines sous la proue de navires au 1/100, posés en équilibre sur de hautes corniches. Les verres s'entrechoquent au-dessus des tables à pattes de lion et les rires fusent au milieu des marines à l'huile faisant comme une galerie fantôme de navires depuis longtemps échoués.

En robe-bustier noire, dévoilant ses épaules et ses jambes longilignes, Chancelle passe d'un groupe à l'autre avec son aisance habituelle. Une coupe à la main, elle rit, semble heureuse et accomplie. Un mot pour les uns, une embrassade pour les autres... la jeune femme dirige ses pas vers la grande porte cintrée qui s'ouvre sur le balcon et les centaines de gréments placidement alignés dans la nuit, le long des quais du Vieux Port.

Claquements des haubans, froissements des voiles, une légère brise marine fait tanguer les navires de plaisance. Le spectacle, pourtant familier, des feux de navigation qui se balancent en haut des mâts, ne manque pas d'émouvoir une nouvelle fois Chancelle. Appuyée à la balustrade de fer, la jeune femme ne peut s'empêcher de se sentir seule au monde. Comme ces marins seuls à la barre, ayant pour unique repère les étoiles au firmament, la jeune femme observe la pente douce qui descend de la Bonne Mère, et ses myriades de fenêtres allumées. Telle l'étoile du berger, Notre-Dame de la Garde semble veiller sur la nuit.

Iggy est le grand absent de cette soirée. Elle ne l'a pas rappelé pour s'excuser.

Qui la guidera, elle, sur le chemin de sa vie ?

L'œil de Chancelle erre d'une embrasure à l'autre, percées intimes sur la toile tendue des façades où se déroule le film de vies idéales. Une mère couche son enfant. Un vieil homme

lit sous une lampe de chevet. Des amis dînent autour d'une grande table. Un homme et une femme sont penchés à leur fenêtre, serrés l'un contre l'autre.

Chancelle se demande si c'est elle qu'ils regardent, du fond de leur bonheur, sur l'autre rive. Dans son dos, lui parviennent les premières mesures de *Summertime*, chanté par Ella Fitzgerald :

*Summertime,
And the livin' is easy
Fish are jumpin'
And the cotton is high*

*Your daddy's rich
And your mamma's good lookin'
So hush little baby
Don't you cry*

*One of these mornings
You're going to rise up singing
Then you'll spread your wings
And you'll take to the sky*

*But till that morning
There's nothing can harm you
With daddy and mamma standing by*

Oui. Qui la guidera, elle, sur le chemin de sa vie ?

– À propos de l’auteure –

Laetitia Kermel, a étudié l’Histoire de l’Art à la faculté d’Aix-en-Provence. Pour elle, les lieux ont une âme et le passé nous modèle.

Elle a un goût particulièrement prononcé pour les énigmes.

Parmi ses influences, citons Henri Loevenbruck, Umberto Ecco, Robin Hobb ou encore George R.R. Martin...

Elle se partage entre le sud de la France et Paris.

Son prochain roman, *L’ivresse des profondeurs*, paraîtra aux Éditions Fragrances au cours du premier trimestre 2015.

<http://leverroulelivre.tumblr.com/>
<http://www.facebook.com/leverroulelivre>

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE PULSIO,
EN MAI 2014
DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 2014

Chancelle est tatoueuse. Sa vie bascule le jour où un client lui fait une étrange demande... Traquée par une dangereuse société secrète, contrainte de trouver la clé d'une énigme séculaire, elle va - sans le savoir - remonter le cours de sa propre histoire.

Da Vinci Code à la française, LE VERROU est un thriller historique qui déroule son intrigue autour d'une œuvre d'art authentique et de la vie intime du roi Louis XV.

“Palpitant et audacieux ! Un livre que vous aurez du mal à refermer avant de l’avoir terminé...”



Laetitia Kermel a étudié l'Histoire de l'Art à la faculté d'Aix-en-Provence. Pour elle, les lieux ont une âme et le passé nous modèle.

Elle a un goût particulièrement prononcé pour les énigmes. Parmi ses influences, citons Henri Loevenbruck, Umberto Ecco, Robin Hobb ou encore George R.R.Martin.

FRAGRANCES

*Chaque auteur est un Nez,
chacune de ses oeuvres un parfum...*

Note de tête : La Bergamote, pétillante comme l'héroïne du roman.

Note de cœur : La Fleur de Lys, royale, comme la clé du mystère.

Note de fond : La Tubéreuse, entêtante comme l'intrigue.

Personnalité : Des accords qui séduiront particulièrement les amateurs de grands mystères, d'action et de rebondissements inattendus.

ISBN édition papier : 978-2-37141-000-8

ISBN édition PDF : 978-2-37141-500-3

ISBN édition Epub : 978-2-37141-501-0

